

LE Golgotha chambérien



A une trentaine de mètres de l'entrée du boulevard des Monts s'ouvre, à gauche, un chemin goudronné en pente raide. Adossés à un vieux mur de pierre s'alignent des monuments en forme de stèles romaines avec fronton triangulaire et cadre avec croix. Il s'agit là des quatre premières stations, les seules survivantes, de l'ancien calvaire de Lémenc immolé dans les années 1960 sur l'autel de l'urbanisation à outrance et de l'irrespect des lieux de mémoire. Le sentiment de désolation devant le saccage du site s'intensifie encore, lorsque les pas du promeneur se heurtent au mur de clôture d'une propriété privée qu'il faut contourner par la gauche pour poursuivre le cheminement.

A l'issue de cette nostalgique ascension, l'œil découvre avec soulagement la survivance de la chapelle de pure inspiration néo-classique, avec sa couverture en forme de coupole, son porche à colonnes et son fronton triangulaire. Au centre de ce fronton se devinent les vestiges d'une couronne d'épines métallique qui en constituait l'unique ornement.

Mais un sentiment de désintérêt pour le monument se confirme lorsqu'à travers les grilles de la porte d'entrée, on distingue un autel voué à la lente érosion de la crasse et du temps.

Pourtant, ce site ne mérite pas une telle ingratitude. Dès le XIII^e siècle, le prieuré de Lémenc avait érigé sur la colline qui le domine, une chapelle du Golgotha, lieu d'exercices religieux à la période du Vendredi Saint. Albite et ses séides révolutionnaires avaient eu raison de l'édifice vers 1794. Mais il se trouva au XIX^e siècle un prélat qui voulut le rebâtir.



Il s'appelait Jean-Baptiste Aubriot de La Palme. Il était né à la Motte-Servolex, en 1752 et avait exercé les fonctions de directeur du Grand séminaire de Chambéry, avant d'être nommé vicaire général de l'évêque Monseigneur Conseil, le 11 février 1793.

Refusant de prêter le serment civique exigé par la Constitution civile du clergé, il avait émigré au-delà des Alpes et n'avait reparu à Chambéry qu'en 1797. Après avoir participé à un réseau de congréganistes correspondant avec le Pape Pie VII, captif à Savone, il avait été nommé en 1818 évêque d'Aoste. Rapidement en conflit avec ses chanoines, ce

traditionaliste au caractère trempé, avait présenté sa démission et, en août 1823, était venu vivre la fin de sa vie dans une chambre du Grand séminaire de Chambéry, alors sur les boulevards.

Voyait-il de sa fenêtre l'antique colline dépouillée de son Golgotha ?... Voulait-il réparer l'outrage fait par les révolutionnaires ? Monseigneur de La Palme n'eut de cesse de promouvoir la réédification d'un calvaire. Celui-ci devait être composé de dix stations alignées le long du mur séparatif d'une propriété privée, aboutissant à une chapelle abritant autour d'un autel, les quatre dernières stations. Le prélat bâtisseur ne put voir l'aboutissement de son ouvrage. A sa mort, le 7 février 1826, la chapelle était encore en construction. Prévoyant et généreux, il avait toutefois laissé des dispositions testamentaires permettant de financer l'achèvement de l'ouvrage.



C'est Monseigneur Antoine Martinet, authentique savoyard natif de Queige, ancien curé de la populaire paroisse de Saint-Pierre-de-Maché, devenu évêque de Tarentaise puis, en 1827, archevêque de Chambéry, qui conduisit à son terme la construction du calvaire de Lémenc et de sa chapelle.

Devenu à son tour amoureux du site, il fit tailler dans le roc, sous le sol de la chapelle, un caveau où il demanda à être déposé après sa mort, rompant avec la tradition qui veut que les dépouilles des chefs du diocèse de Chambéry reposent sous le chœur de la cathédrale.

Décédé le 6 mai 1839, Monseigneur Martinet fut donc conduit, suivant les pompes et rites funèbres en usage à l'époque, jusqu'à la sépulture qu'il avait choisie. *« Toutes les hauteurs de la colline de Lémenc étaient encombrées par la population de la ville et des lieux avoisinants. Monseigneur Turinaz, évêque de Tarentaise, présidait la cérémonie. Messieurs les nobles syndics et conseillers de la ville, en robes consulaires, occupaient avec le chapitre métropolitain les places d'honneur autour du cercueil. Le clergé de la ville et d'une grande partie diocèse, les corps religieux, les élèves du séminaire, ceux de Saint-Louis du Mont, toutes les confréries marchaient entre deux haies formées par le corps des sapeurs-pompiers et de la garde de sûreté dont la musique faisait retentir des airs funèbres, en alternance avec les chants du clergé et toutes les cloches »* décrira un témoin.

Le calvaire de Lémenc devint désormais un lieu de dévotions des chambériens, notamment le Vendredi Saint, tandis que son site romantique et les lignes harmonieuses de sa chapelle étaient croqués par nombre de peintres et dessinateurs. Plusieurs hommes de plume, dont Henry Bordeaux et Daniel Rops, ont magnifié cette colline inspirée, oasis de

silence, de solitude et de méditation, à l'heure où la nuit montait à l'assaut du plateau des Monts et où s'estompaient les rumeurs de la ville.

Lorsqu'aujourd'hui, il leur arrive de diriger leurs pas vers la chapelle du Calvaire, les vieux chambériens sentent monter en eux le spleen d'un temps passé qui ne reviendra plus. C'est pourquoi, la nouvelle jeunesse qu'a entrepris de retrouver le vieil édifice, ne peut que leur donner du baume au cœur.

Jean-Olivier Viout

